

411

Figaro Littér. 21 Sept. 1946

LES ROMANS DE LA SEMAINE

UN roman peut être médiocrement réussi et cependant plein d'intérêt, il peut sembler faux dans le détail et vrai dans l'ensemble, il peut enfin remplir les intentions de l'auteur mais d'une façon qu'il ne semble pas avoir prévue et comme malgré lui. C'est ce que nous montre un livre comme le « Daniel » de M. Stephan Hecquet.

Il s'agit une fois de plus des années d'apprentissage d'un jeune homme. Nous parcourons à nouveau le fatal chemin qui mène un adolescent exigeant à l'installation complaisante dans la vie. Une fois encore quelqu'un qui n'était pas « pareil » se range, accepte de ressembler. Pour une fois ici, le renoncement se fait sans amertume, la soumission est totale et en quelque sorte allégre.

Dans un de ces avant-propos si drôles où les auteurs prêtent à leurs héros une existence que leurs livres ne confirment pas toujours, M. Stephan Hecquet prend soin de nous dire qui est pour lui Daniel. « Aussi bien ne m'appartient-il pas tant qu'il n'appartient à son siècle ou, plus précisément, à sa génération. Nathanaël et Ménélaque l'ont plus d'une nuit, retenu de dormir. Et il a retenu leurs leçons, leurs mots et jusqu'à leurs expressions. » Remarquons en passant que Daniel, qui a vingt ans en 1939, est un rejeton attardé d'une lignée décadente sinon tout à fait disparue.

Or le cas de « Daniel » est celui-ci. Le héros n'arrive presque jamais à l'existence, on ne croit pas à sa réalité, on n'a pas l'impression d'être à l'intérieur d'une vie, mais toujours à l'extérieur de questions, de problèmes posés et résolus dans un esprit didactique, de l'extérieur. Daniel devient donc un personnage abstrait, un symbole, un objet de démonstration. Mais les problèmes qui passent à travers lui, eux, sont vrais et, dans sa signification générale, la courbe de la vie de Daniel est représentative et il appartient en effet à sa génération.

Le didactisme de l'auteur se marque d'abord dans la succession concertée des expériences. Daniel est successivement un héros de l'esprit, un artiste sans œuvres, puis un soldat, ensuite une sorte de saint, enfin ce qu'il appelle être un homme, c'est-à-dire ici un bourgeois. D'un autre point de vue, il conquiert d'abord son esprit, puis ses sens, ensuite son corps, enfin la plénitude de sa vie. Ou encore, il se plonge dans sa « différence » puis dans ses « ressemblances », et enfin il ne se pose pas de question. Plus encore que la succession des événements (il est après tout très possible qu'un collègue devienne soldat, puis moine et enfin « s'établisse »), ce qui dément la vérité concrète de la vie, c'est

DANIEL

de Stephan HECQUET

LE BAVARD

de Louis-René DES FORETS

Par Jean BLANZAT

la façon dont Daniel les traverse. Des cloisons étanches séparent ces expériences, on ne remonte pas de l'une à l'autre, on n'en sent même pas la continuité. Dans la vie de Daniel il n'y a que des problèmes et il conduit son destin comme on résout une équation, terme après terme. Il y a bien d'autres signes de la non-vérité de Daniel. Ne serait-ce que la façon dont il se confesse. D'abord, dans une langue de disciple bien savoureuse ; « ... les pentes essoufflantes à franches foulées de bon matin gravies... Les livres tard dans la nuit refermés... » et ensuite avec une vulgarité plus authentique « Je me sens bien dans la vie. Nulle gêne aux épaules, ni à l'âme, ni à l'entrejambes. » Remarquons en passant que cette déclaration ultime prouve que Daniel n'était pas de la vraie race de Nathanaël.

Si Daniel nous semble faux comme individu, il n'est que trop vrai comme symbole. On peut relever en lui tous les signes cliniques d'une maladie qui fut celle de beaucoup d'intellectuels français non pas peut-être de sa génération mais de la précédente. C'est tout le projet, non pas de Gide, mais du glissement qu'il faudrait reprendre ici. On ne retiendra qu'un trait en quoi se retrouvent tous les autres. C'est une effroyable invulnérabilité, une terrible impuissance à atteindre la vie. Si Daniel couche avec une fille, « Sa chair m'indifférait » (sic), écrit-il. « Je parcourus (son corps) avec l'épouvante comme une version d'examen. » S'il fait la guerre, c'est comme une expérience : « J'annexerai la guerre comme j'avais annexé le monde. » Même devant le cadavre d'un ami : « Je faisais de la littérature », et, au total, « rien de plus vide que la guerre. » Si Daniel entre au monastère, c'est sans la foi : « Je comprenais Dieu plus que je ne le sentais. » Aussi le calme qui l'environne lui semble le vide même : « Faites-moi prier, faites-moi gémir, faites-moi tomber », demande-t-il à Dieu. Hélas ! Daniel est de l'espèce qui ne prie, ne gémit ni ne tombe. Son cas est irrémédiable. C'est pourquoi nous le voyons disparaître sans regret aux dernières pages du

livre, cuistre inconscient tel que désormais la vie le confirme, « sans nulle gêne aux épaules, ni à l'âme ni à l'entrejambes », très fier de la rosette de son beau-père et de ses beaux-frères, l'un de Polytechnique, l'autre des Chartes.

Il aurait beaucoup à dire sur « Le Bavard » de M. Louis-René des Forêts. C'est un livre très intelligent, très habile, très réussi, dans le genre récit à parenthèses dont « Tristram Shandy » reste le modèle. Dans ce genre d'ouvrages, il y a deux ou trois présences qui ne sont pas dans le roman ordinaire. Et d'abord celle de l'auteur, qui n'est pas le moins du monde effacé, et ensuite celle du lecteur ou plutôt des lecteurs, qui peuvent à chaque instant changer de visage. L'un des plans du livre est précisément celui du jeu mené par l'auteur devant son lecteur. Il offre beaucoup plus de ressources qu'on ne le croit. M. Louis-René des Forêts le résume excellemment : « ... tenir l'interlocuteur en haleine, puis par le simulacre d'un tic assez déplorable, à l'égarer avec ce qui aurait pu être, ce qui n'a sûrement pas été... ce qu'on a négligé de dire et ce qu'on n'a pas dit et ce qu'on a dit qui n'a pas été, jusqu'à ce qu'enfin, à bout de patience (l'interlocuteur s'écrie : Au fait, au fait... »

Le « fait » choisi comme prétexte ne manque pas de gravité et suffirait à lui seul à enlever au « Bavard » tout reproche de gratuité. Le narrateur, un jeune homme, rencontre dans un bar une femme telle qu'« il est convaincu que ce qu'on avait d'essentiel à dire, on ne le confierait jamais à qui que ce soit d'autre. » Il se confesse donc, presque publiquement, et à la fin la femme éclate de rire. Le jeune homme s'enfuit dans la neige, pénétré de honte. Il se laisse rattraper et battre par un rival pour se laver de ce péché. A l'aube, blessé, gisant dans un jardin public, il entend un chœur de voix enfantines qui lui rappellent son enfance et il décide de ne plus parler jamais. A travers ce récit dostoïewskien la question posée est « pourquoi parle-t-on ? », comme elle est posée, sur un autre plan, dans le monologue de l'auteur qui s'adresse au lecteur. Sous les apparences d'un divertissement intellectuel, « Le Bavard » ne manque pas de profondeur. M. Louis-René des Forêts y confirme des dons très sûrs, et le pouvoir hallucinant de certaines images qu'il a dans la tête » qu'on avait déjà aimé dans « Les Mendiants » se trouve, là aussi, confirmé.

Jean Blanzat.

Stephan Hecquet : « Daniel ». Edition du Bateau Ivre.
Louis-René des Forêts : « Le Bavard » (N. R. F.)